



**HAL**  
open science

## Corps de banlieues. Une enquête ethnologique pour une association de prévention spécialisée du Val d'Oise

Véronique Duchesne, Francine Fourmaux

### ► To cite this version:

Véronique Duchesne, Francine Fourmaux. Corps de banlieues. Une enquête ethnologique pour une association de prévention spécialisée du Val d'Oise. *Journal des anthropologues*, 2008, 112-113, pp.223 - 243. 10.4000/jda.765 . hal-04456047

**HAL Id: hal-04456047**

**<https://hal.science/hal-04456047v1>**

Submitted on 13 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

112-113 | 2008

Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps

---

### Corps de banlieues

Une enquête ethnologique pour une association de prévention spécialisée du Val d'Oise

*Suburb Bodies: A Piece of Ethnological Research for a Specialised Prevention Association in the Val d'Oise*

Véronique Duchesne et Francine Fourmaux

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/765>

DOI : 10.4000/jda.765

ISSN : 2114-2203

#### Éditeur

Association française des anthropologues

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 223-243

ISSN : 1156-0428

#### Référence électronique

Véronique Duchesne et Francine Fourmaux, « Corps de banlieues », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 25 juin 2010, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/765> ; DOI : 10.4000/jda.765

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Journal des anthropologues

---

# Corps de banlieues

Une enquête ethnologique pour une association de prévention spécialisée du Val d'Oise

*Suburb Bodies: A Piece of Ethnological Research for a Specialised Prevention Association in the Val d'Oise*

Véronique Duchesne et Francine Fourmaux

---

- 1 Nous poursuivons ici la réflexion engagée dans le cadre d'une enquête ethnologique<sup>1</sup> qui portait sur les pratiques de soins et les représentations symboliques du corps au sein du « public cible » d'une association de prévention spécialisée du Val d'Oise. Notre objectif est de mettre en lumière les modalités spécifiques de la socialisation des corps de ces jeunes garçons et filles habitants des cités<sup>2</sup> de la banlieue nord-ouest de Paris dont de nombreuses familles sont issues de l'immigration, notamment maghrébine, et qui connaissent un taux de chômage important.
- 2 Apparue après la Seconde Guerre mondiale, suite à des mouvements d'éducation populaire, la prévention spécialisée a été institutionnalisée au début des années 1970. Sa mission est de prévenir l'exclusion et la délinquance, par des interventions dans les champs de la scolarité, de la justice, de la famille, du logement, de l'emploi, de la formation et de la santé<sup>3</sup>. Ses principes fondateurs sont la libre adhésion du jeune, le respect de l'anonymat et l'absence de mandat. Des directives ministérielles ou territoriales définissent les populations prioritairement visées, dont l'indicateur principal est l'âge (11-15 ans et 16-18 ans, dans le cahier des charges du Val d'Oise de 2006). Les jeunes concernés sont surtout ceux qui ne fréquentent guère ou plus les institutions concernant leur tranche d'âge (collège, clubs sportifs, maison de quartier...), ceux dont les parents ont été migrants, ceux qui habitent certains quartiers considérés – par les médias, la police et les élus – comme « sensibles ». Il s'agit majoritairement de garçons. La situation des filles, qui fréquentent peu la rue et apparaissent plutôt comme des victimes potentielles, est toutefois aujourd'hui davantage prise en compte.
- 3 L'association pour laquelle nous avons effectué cette recherche est financée par le conseil général du Val d'Oise. Les éducateurs spécialisés ont pour principales méthodes le « travail de rue », la « présence sociale » et les « suivis individuels », fondées sur leur

présence régulière et assidue dans les secteurs où ils interviennent. Ils établissent ainsi une relation éducative avec un groupe de jeunes ou un jeune individuellement, en difficulté ou susceptible de le devenir. Ils organisent des activités (ludiques, sportives, culturelles), des sorties, des séjours et des chantiers, en collaboration avec des partenaires institutionnels (collèges, mission locale...), avec d'autres associations (d'insertion, de loisirs), et avec les familles. L'éducateur est un intermédiaire et parfois le seul lien que le jeune entretient avec le monde des adultes en dehors de la famille et de l'école.

## Dans la rue : un corps à corps entre soi

- 4 La rue, la cité et le quartier sont des termes génériques qui recouvrent différents types d'espaces (dalles, squares, allées, porches, halls d'immeubles), publics, semi-publics, et privés. Ils désignent à la fois les lieux de fréquentation habituels, les alentours des habitations, mais aussi et surtout ceux qui les peuplent et y évoluent quotidiennement. Une des particularités de la plupart des jeunes suivis par les éducateurs de prévention spécialisée est d'avoir été rencontrés une première fois dans la rue. Et c'est d'ailleurs cette démarche que nous avons privilégiée pour notre enquête.
- 5 De fait, ceux qui ne sortent guère sont moins visibles et moins accessibles que les autres, ce qui est le cas de nombre de filles. Les éducateurs les rencontrent le plus souvent à la sortie des établissements scolaires ou par l'intermédiaire de leurs mères (elles-mêmes ayant participé à des ateliers de cuisine ou d'alphabétisation), voire de leurs frères, « suivis » par les éducateurs. Elles ne font pas partie de cet univers même si elles peuvent s'y aventurer, en transgressant ainsi les interdits familiaux fondés notamment sur les notions d'honneur et de réputation associées à la préservation de la virginité avant le mariage (Chebel, 1984 ; Hamel, 2006<sup>4</sup>). À la différence du « dedans » qui relève du domaine familial, le « dehors » appartient au groupe que les garçons constituent avec leurs semblables.
- 6 L'identification à un territoire est notoire et affirmée : on est de telle cité, de la ZUP<sup>5</sup>, ou encore de tel quartier. Le « dehors » est donc un territoire bien délimité, et par conséquent limité. Généralement, les jeunes scolarisés rentrent à la maison poser leur cartable et avaler un morceau avant de retourner dehors : la trajectoire qui va de l'école vers le groupe des pairs, passe par la famille, comme si un tel déplacement nécessitait un passage intermédiaire<sup>6</sup>.
- 7 « Dehors » c'est aussi « le Grec » ou « le MacDo », lieux de convivialité pour ces jeunes qui ne fréquentent pas, comme d'autres, les cafés où l'on sert de l'alcool, ni la cantine scolaire. Le restaurant grec du quartier est le lieu où ils mangent ce qu'ils veulent. Ils peuvent y boire « du coca à volonté », consommer leur sauce préférée – souvent de la mayonnaise. Ils s'y retrouvent d'abord pour être ensemble, mais cette alimentation constitue une alternative à la nourriture domestique, entre repas familiaux et grignotage. Une des sorties organisées avec les éducateurs, et fort appréciées des garçons comme des filles, est le restaurant « où l'on mange sur une belle nappe avec plusieurs verres ». Cependant, à la différence de la pizzeria, « le Chinois » relève pour certains de l'exploit ou d'une aberration. L'exotisme de la cuisine asiatique la place dans un monde de l'altérité et de l'étrange qui en fait un objet d'évitement.

- 8 Autre lieu investi, le stade (City stade), endroit privilégié de rencontres et de pratiques physiques, est considéré avant tout comme une aire de jeu, à l'écart des adultes. Bien que tous portent des vêtements de sport, une minorité d'entre eux seulement pratique une activité sportive dans un club ou dans une association. Ils distinguent « faire du foot » ou « jouer au foot », avec un entraîneur ou un éducateur, de « taper dans le ballon avec les amis ». Le stade ne relève donc pas du *zanka* du Maghreb décrit par T.Mekidèche (1998) comme « un espace extérieur situé juste devant la porte de la maison [...] un lieu sûr, familier, comme les pas de portes, les coins de rue, les trottoirs, les places, les collines ou les champs [...]. Pour les parents, l'expérience du *zanka* est importante car elle permet à l'enfant de quitter les jupons de sa mère et d'apprendre des valeurs telles que prendre soin des autres et de soi-même. Il s'agit d'un endroit particulier, sans adulte, mais avec néanmoins leur présence proche ». Le stade lui, est en effet le lieu des « mauvais coups » et des « mauvaises chutes » :

C'est au foot, j'suis tombé sur mon bras et j'me suis cassé l'articulation. Ils m'ont opéré. J'suis resté un mois et un mois de rééducation. Tout l'été. - T'as continué le foot ? - Non, mais c'est pas du foot que j'pratique en club, c'est du foot de stade, sur des stades pasque j'joue souvent sur le p'tit stade qu'y a derrière.

- 9 Beaucoup de jeunes se sont rendus plusieurs fois au service des urgences de l'hôpital<sup>7</sup> après avoir reçu un coup de pied ou de poing. Un jeu récurrent consiste par exemple à se ruer tous ensemble sur l'un d'entre eux, et à le frapper jusqu'à ce qu'il soit à terre. Puis chacun reprend ses occupations, jusqu'à la prochaine fois, où une autre victime sera choisie. Il ne s'agit pas seulement là d'une violence rituelle qui ferait changer de statut, et marquerait une étape dans un processus d'intégration, comme l'a montré David Lepoutre (2001), mais d'un corps à corps ludique et d'autant plus débridé qu'il n'est pas sous la surveillance des adultes. Lorsque l'on est au dehors, fille ou garçon, il faut être prêt à tomber, à se faire pousser. Les jeunes mentionnaient nombre de leurs accidents (entailles nécessitant points de suture, claquages, traumatismes crâniens, fractures) comme tout à fait dans l'ordre de l'ordinaire, du « normal ». Ils nous en montraient les traces, tantôt avec fierté, tantôt avec résignation. Beaucoup d'entre eux avaient des petites cicatrices, sur le visage ou sur les mains :

Un jour, je me suis battue avec quelqu'un et il m'a ouvert là. Et une autre fois, j'étais tombée en arrière... C'est des garçons qui m'ont poussée, j'étais assise sur un truc comme ça, après je suis tombée comme ça, sur le dos. Je suis partie chez moi et ma tante m'a emmenée aux urgences. C'était la nuit (une fille).

- 10 D'ailleurs, pour décrire les symptômes qu'il ressentait lorsqu'il tombait malade, un garçon expliquait : « Je le sens bien : au corps à corps je me fatigue vite ». Un autre, à propos de souffle, d'endurance et de la gêne que lui apportait une légère claudication, pour illustrer qu'il pouvait courir vite mais peu de temps, donnait deux exemples : lorsqu'il tentait de rattraper un bus et lorsqu'il était poursuivi, plus tard il a parlé aussi des « descentes de flics dans la cité ».
- 11 Le modèle éducatif valorisé est basé sur le respect et la crainte du plus grand, de l'aîné. La violence physique est intégrée à cette logique : « Les coups ça fait mieux apprendre que les paroles ». Un garçon concluait, à propos d'un plus jeune qui lui avait « manqué de respect » :
- Je lui ai mis une taloche, je l'ai emmené dans un hall d'immeuble et j'ai sorti un couteau pour lui faire peur.
- 12 Un autre expliquait qu'il formait au football un neveu plus jeune que lui, qu'il aimait bien et dont il était aimé aussi, mais qu'il adoptait à son égard dureté et sévérité. Il racontait

par ailleurs qu'il avait failli se noyer lorsqu'il était lui-même enfant parce qu'un de ses oncles avait voulu le tester et le durcir en le lâchant dans l'eau profonde alors qu'il ne savait pas nager et qu'il avait peur de l'eau. Un « grand » (âgé de 19 ans) conseillait aux plus jeunes (âgés d'une quinzaine d'années) de ne pas fumer :

Si un plus jeune fume devant moi, je lui fais comprendre que c'est pas bon. Je lui dis « Si j'te vois fumer, j'te marave ! ».

- 13 Comme le soulignait déjà Colette Pétonnet (1979) à propos des habitants d'une des premières cités de la banlieue parisienne, la seule possession sur laquelle ils peuvent exercer leur pouvoir est leur propre corps : « Les sentiments ne sont pas dissociables du corps au moyen duquel ils s'expriment. Pour cette raison, physique aussi est le langage de la dispute, les décharges émotionnelles passent par le corps à corps ». Ce pouvoir s'étend néanmoins à d'autres corps, celui de leurs pairs, des petits frères ou celui des filles<sup>8</sup>. Le corps masculin apparaît marqué par une pratique de mise à l'épreuve de soi-même et des autres, dans leurs réactions. Il s'agit de mesurer et de se mesurer, afin de pouvoir se situer, classer, ordonner et hiérarchiser.
- 14 Par définition, la rue est un espace extérieur, à ciel ouvert, où ils sont quotidiennement livrés aux intempéries. Lorsque l'hiver arrive, des halls d'immeubles et des caves peuvent être investis, mais les jeunes sont prêts à endurer le froid, même s'ils s'en plaignent. Certains disent recourir parfois à la cigarette pour s'aider à se réchauffer. Nombreux sont ceux qui reniflaient, un peu enrhumés, ou qui toussaient lors des entretiens en ce début d'automne.
- 15 La rue constitue certes un *dehors*, au sens d'un espace extérieur au lieu d'habitation, au foyer domestique et familial, mais elle est aussi un *dedans*, c'est-à-dire un endroit fréquenté quotidiennement, un territoire investi jusque tard le soir lorsque les adultes sont couchés. À l'inverse, comme ils se lèvent tard, il est beaucoup plus rare de les rencontrer dans l'espace public le matin. Si, à la maison, le « respect », la crainte et un souci de préservation réciproque obligent à la retenue, dans la rue, les jeunes s'approprient des lieux marqués par l'absence d'adultes, ou seulement par leur bref passage, à certaines heures de la journée. Aussi se retrouvent-ils la plupart du temps entre pairs. Ils donnent de fait l'impression de souffrir d'un sentiment d'enfermement et d'ennui : « On tourne avec les copains », impression renforcée par ce qu'ils disent de leur mal-être : « ça tourne trop dans ma tête, les idées, tout ça... ». Ce confinement spatial s'explique notamment par une faible mobilité. L'obstacle à leurs déplacements vers Paris ou vers les autres départements est surtout, et davantage que la difficulté à obtenir le permis de conduire, leur appréhension de devoir recourir aux transports en commun. Le coût financier n'est en effet pas la seule explication à cette réticence. Bus et trains relèvent d'un univers compliqué et peu familier, voire hostile. Les itinéraires (directions à suivre, changements à effectuer), les horaires, mais aussi les regards et les rencontres potentielles, de policiers, de contrôleurs ou d'autres, jeunes, adultes, inconnus ou non, inquiètent au point qu'il est préférable de partir au moins à deux : « Tu m'accompagnes ? », ou de ne pas se déplacer. Un garçon explique :
- À Paris j'y vais jamais, il y a trop de monde, j'aime pas, je sais pas, je me sens mal.
- 16 Une jeune fille met en scène la somatisation de sa peur :
- Ma tante, non je la vois pas beaucoup, pas souvent. Elle habite Paris donc heu... [...] C'est les transports, c'est ça qui me gêne, je me sens mal dans les transports, surtout le bus [...] Je vais avoir envie de vomir [...] Récemment j'ai pas pu me retenir.

- 17 Il semble donc plus facile de se déplacer en groupe, afin de pallier ce sentiment d'insécurité.
- 18 Utiliser les transports en commun est de plus associé par certains à un statut social inférieur. Ainsi, un garçon, après un entretien, ne voulait plus rentrer chez lui, à 600 mètres du local, si un éducateur ne l'y reconduisait pas. Il nous dit avec fierté et fermeté ne pas avoir pris un bus depuis trois ans. Il était d'ailleurs un des rares à se rendre au lycée au volant de sa propre voiture. De fait, fréquemment, les éducateurs accompagnent eux-mêmes en voiture les jeunes pour des recherches de stage, des entretiens d'embauche, des consultations au dispensaire pour des soins dentaires ou d'autres démarches. L'usage et la possession d'un véhicule confèrent un prestige important<sup>9</sup>.

## Un corps sous contrôle

- 19 Pour ces jeunes, comme pour beaucoup de jeunes de leur âge, la parole et le temps passé ensemble sont essentiels. Avec le téléphone portable, le contact est possible à n'importe quel moment du jour et de la nuit :
- Le soir, je regarde trop la télé tard, minuit, une heure. Après je vais dormir. Et là, y a des gens qui m'appellent sur mon portable, ceux qui ont les forfaits Millénium, c'est gratuit entre 8h du soir et 8h du matin, c'qui fait qu'y en a qui me parlent des fois jusqu'à 3h du matin.
- 20 La parole est un moyen de maintenir les liens et faire circuler les informations, dans un registre narratif, sur les événements du quartier... et en particulier sur les échanges verbaux : « Alors je lui fais... et il me fait... ». Son rôle performatif apparaît de façon notoire dans la provocation, par les moqueries et les insultes, dont l'enjeu est de se mesurer et d'acquiescer ou asseoir un statut, tout en manifestant une connivence.

## L'apparence<sup>10</sup> : regards sexués et séduction

- 21 Les filles et les garçons, à cet âge de puberté ne se côtoient pas beaucoup, sauf à l'école et d'une certaine manière à la maison, mais là encore l'espace domestique est sexuellement différencié : les chambres ne sont pas mixtes. Un jeune interrogé sur sa sœur jumelle – en compagnie de laquelle nous ne l'avons jamais vu, mais que nous avons rencontrée par ailleurs avec d'autres jeunes filles, nous dit :
- En ce moment ça va, mais il y a un an ou deux ans on se parlait pas trop, enfin, on se parlait, mais, je sais pas comment dire, genre on se traitait pour rigoler c'est tout.
- 22 Les filles doivent jouer entre séduction/transgression et discrétion/dissimulation. Plusieurs étaient préoccupées par la question de « montrer ses formes » ou non, de porter des vêtements près du corps ou non. La norme serait de ne pas laisser voir la morphologie, en particulier dans ses différenciations sexuées et en particulier aux garçons et aux hommes du quartier. Mais quelques-unes transgressent cet interdit en portant un pantalon moulant, conformément à la mode en cours au moment de l'enquête (même si une d'entre elles portait sur les hanches un foulard qui cachait et soulignait à la fois sa silhouette). Une seule fois nous avons rencontré une jeune fille qui portait des chaussures à talons hauts : aussitôt après notre entretien elle devait se rendre à un rendez-vous d'embauche. Habituellement, comme les autres, elle était plutôt chaussée de baskets. Le survêtement est adopté par la majorité d'entre elles. Lorsqu'elles partent en

séjour hors du quartier avec des éducatrices, elles aiment transgresser ces règles informelles le temps d'une sortie.

- 23 L'usage de cosmétiques et le soin apporté à la chevelure sont très valorisés : toutes les filles rencontrées étaient fardées (parfois des losanges au coin d'un oeil ou une étoile argentée sur une dent de devant), les cheveux teints en blond, lissés ou frisés, et longs. Elles utilisent diverses huiles, sérums, lotions et après-shampoings. L'une d'entre elles expliquait qu'elle ne se coupait plus les cheveux depuis que son père lui avait dit qu'une jeune fille ne doit pas le faire avant son mariage. Les bijoux, qu'ils soient de fantaisie ou offerts par la famille (à l'occasion des premières règles, du premier jeûne, de l'obtention d'un diplôme scolaire ou d'un premier emploi) jouent également un rôle important dans la présentation de soi et la séduction. Toutes en portaient. Elles avaient également du vernis sur les ongles.
- 24 Filles et garçons partagent les préoccupations liées à la chevelure, sur laquelle se focalisent les soins d'entretien et d'embellissement. Lors d'un entretien avec deux garçons, le sujet de la coupe et des soins capillaires a suscité de longs développements et échanges entre eux. Le gel est utilisé par la grande majorité des garçons. Ils affectionnent « l'effet mouillé ». La calvitie les inquiète :
- Les vieux gels de Lidl ça fait tomber les cheveux, c'est de la bedau, après tu deviens chauve comme Zidane, il faut mettre du gel Pento ou du Vivelledop – Du gel j'en mets tous les jours, et en fait tous les soirs je me les lave, je mets de l'eau. Parce qu'il y en a qui disent que quand on grandit on perd nos cheveux ben c'est faux quoi, sinon personne n'en mettrait. On perd ses cheveux c'est comme ça. De toute façon c'est pas tout le monde qui perd ses cheveux, non ?
- 25 Un des jeunes rencontrés, âgé de 18 ans, était complètement chauve depuis deux ans. Il avait consulté plusieurs médecins, sans succès :
- Ils m'ont dit c'est le stress, il n'y a rien à faire, ça va repousser.
- 26 Il portait en permanence une casquette recouverte de la capuche de son blouson, ce qui lui valait le surnom de « capuche », se sentait gravement malade, et n'approchait pas les filles, à son grand désespoir.
- 27 Outre les cheveux, les rares discours de ces garçons sur le corps et la beauté masculine concernaient leur taille et leur poids :
- Je fais 1m80 pour 70kg. Je suis dans la tranche des 1m80 donc je suis dans la moyenne. Je ne suis pas encore touché par la famine et physiquement j'ai pas l'air obèse.
- 28 Là encore, il s'agit moins de se distinguer par le corps, de séduire, que de conformer son image de soi, montrer son appartenance au groupe.
- 29 Parallèlement à l'usage de gel, les garçons ont évoqué leur usage de déodorant, anti-transpirant, eau de toilette et parfum, après la douche ou « avant de sortir ». Sentir bon est systématiquement associé à la notion de propreté. Tout en relevant aussi de la sphère familiale, les relations sensorielles – tactiles et olfactives notamment – opèrent comme mode de contrôle entre jeunes de même sexe. Fréquemment, les garçons se touchaient, se reniflaient : « T'as mangé des frites ce midi ? » « C'est Axe que tu mets, toi ? ».
- 30 La marque est une garantie de qualité : « Ce médicament (la Ventoline) je le connais parce que des fois on en parle à la télé ». Tous ont parlé de la télévision à un moment ou à un autre de l'entretien, des informations, des reportages, d'un film, d'une série, mais surtout de la publicité. Le rôle de ce média auprès des jeunes en général, a par ailleurs déjà été



souligné (Pasquier, 1999). Même certaines de leurs activités sur le City stade sont liées au calendrier sportif télévisuel. C'est à l'occasion des retransmissions des matchs de Roland-Garros, qu'ils organisent des tournois de tennis. Dans leurs préférences alimentaires également ils sont davantage préoccupés par les marques (« des Kellogs » pour les céréales, « un Baguépi » pour un sandwich à la boulangerie) que par les qualités diététiques ou gustatives. Ainsi, plusieurs d'entre eux refusèrent les gâteaux et les jus de fruits de supermarché que nous leur propositions, en répondant : « Si c'est des gâteaux de chez ED moi je préfère rien manger ».

- 31 Les autres soins du corps qui pourraient être associés à une fonction de séduction ou d'embellissement ne sont pas énoncés comme tels et ne sont pas évoqués explicitement par les garçons<sup>11</sup>, bien qu'ils soient un sujet de vive préoccupation. Ces garçons ne nous ont pas parlé de l'importance pour eux de séduire les filles, mais bien de leur « look ». L'un d'entre eux, commentant le récit de son ami sur une intervention chirurgicale au nez due à un « mauvais coup » qui lui avait tordu la cloison nasale, lance : « Il est beau gosse comme ça maintenant ! ». Un autre mentionne que ses copains lui ont dit que « ça (lui) allait bien de porter une veste avec des épauettes et un pince (un pantalon à pinces) », acheté pour un mariage. Le mariage est d'ailleurs la seule occasion pour laquelle ils disent explicitement « se faire beau ». La séduction ne serait donc envisagée légitimement que dans le cadre d'une fête familiale, alors que l'image de soi est une préoccupation quotidienne entre eux. Ils ont surtout montré leur souci d'avoir la « tenue correcte exigée » c'est-à-dire des vêtements et accessoires d'équipementiers, pour garder son rang, pour « assurer », éviter les moqueries, davantage aux yeux des pairs, les autres garçons, que des filles. La plupart en effet sont vêtus de survêtements de marque et portent des chaussures de sport, de marque également. C'est donc principalement par le vêtement, unisexe et uniforme, que cette conformité s'exprime et se réalise. La logique mise en œuvre se fonde plus précisément sur le souci de ne pas être en marge. Les discours du type « comme tout le monde », « normal », « sinon personne ne ferait ça » sont en effet récurrents chez les garçons.

## La réputation : montrer/dissimuler

- 32 Comme nous l'avons déjà souligné, la rue, paradoxalement, n'est pas un espace ouvert mais enfermant. Cet espace n'est en effet que partiellement partagé : au fil des heures de la journée, le square est occupé tantôt par les mamans et les enfants en bas âge, tantôt par les adolescents. Ces derniers affectionnent les endroits stratégiques qui permettent de voir sans être vus eux-mêmes. C'est par le regard d'autrui que s'exerce sur les corps le poids du contrôle social. Ainsi, certaines jeunes filles affirment :

Tout le monde se surveille, les voisines, elles viennent raconter à notre mère : « Elle est sortie, je l'ai vue », et surtout les grands : « Ta sœur, elle fume »...

- 33 Lors des entretiens dans un des locaux des éducateurs qui constituait un espace spécifique d'intimité et de transgression parce qu'il était hors de vue depuis l'extérieur, les filles qui fumaient le faisaient de façon ostentatoire, c'est-à-dire volontairement sonore et audible. Elles transformaient certaines consonnes : les « m » en « b », les « n » en « d », en prenant de grandes bouffées, que l'une d'elles appelait « bouchées ». Certes une attention importante est accordée à la réputation des filles, et en particulier à la préservation de leur virginité, mais les garçons aussi se sentent surveillés, surtout par leurs pairs et leurs aînés. Ainsi, un garçon était fâché contre un éducateur car on

l'apercevait sur une photographie, prise lors d'un séjour de découverte du camping, avec une cigarette à la main alors qu'il disait par ailleurs à ses parents et à ses amis qu'il ne fumait pas. Et en contrepoint, le garçon qui avait perdu ses cheveux exprimait le bien-être qu'il avait ressenti lorsqu'il était allé passer des vacances scolaires dans la famille de sa mère, hors de son univers social quotidien :

Là-bas au bled, j'étais bien, j'étais soulagé, personne me connaît. Et au retour mes cheveux ont repoussé. Mais après je les ai reperdus...

- 34 Selon eux, « avoir ou péter la forme » (et non « être en forme » comme nous le disions lors des premiers entretiens) est associé à la fois à une façon de se mouvoir et à un état. Ainsi, pour l'un : « C'est quand je me sens motivé », pour un autre : « C'est avoir la pêche, quand t'es pas lent, pas light. Quand t'es dynamique », pour une fille : « C'est quand tu as envie de plaire », pour une autre : « C'est quand tu as envie de sortir ». La question de « soigner son look ou se soigner », qui était celle de notre commande pour cette recherche, plutôt qu'une alternative, apparaît donc comme la conjonction de deux éléments interdépendants. Cependant, des stratégies de dissimulation et de protection sont élaborées, qui marquent une disjonction : « Je peux siffler mais en fait ça va pas » ou « C'est pas parce qu'on rigole qu'on est content » (un garçon). Et une fille ajoute : « Les garçons, ils dissimulent mieux que nous ». À l'arrivée des premiers froids, capuches, casquettes et doudounes épaisses se superposent, telles des carapaces protectrices, façonnant des silhouettes volumineuses et impressionnantes. Se sentir mal ou vulnérable ne doit pas être visible aux yeux des autres.

## Corps collectif, corps individuels

Je n'en peux plus, mon corps est rongé par la solitude  
mon âme est décomposée par la lassitude  
pour moi la vie est devenue rude  
(extrait du poème *Tout simplement*, par Issam, rencontré lors de l'enquête)

- 35 Durant les entretiens avec chacune de nous, la plupart des jeunes bougeaient, réajustaient leur pantalon, se recoiffaient, avaient les jambes qui tressautaient de façon incessante. Avec le grignotage, la mastication était quasi continue :
- Moi je mange des chewing-gums avant d'aller à l'école, c'est un tic, tout le temps je prends des Malabar.
- 36 Les bonbons et les chewing-gums semblent faire partie des aliments nutritionnels et non d'une catégorie à part qui serait celle des friandises :
- Dès que j'ai faim à dix heures, je prends un petit bonbon et ça calme direct.
- 37 Plusieurs jeunes associent l'état de nervosité à celui de renfermement, de repli sur soi : « Y a des jours, j'suis nerveux... J'suis dans mon coin ». La maîtrise de soi semble s'exprimer non pas dans la capacité à ne pas s'énerver, mais bien plutôt dans celle de se calmer rapidement ou de se calmer tout seul. En effet, s'énerver est qualifié par eux de « normal », et conçu comme légitime, d'autant que le regard et la réputation sont en jeu : « Quand quelqu'un nous a insultés ou qu'il nous a mal regardés ». À la question « Pourquoi faites-vous du foot ? » ou « Le foot, c'est bon pour quoi ? », tous ont répondu unanimement, et parfois même spontanément en chœur lors des entretiens collectifs : « Pour se défouler ». La dépense physique est ainsi mise en avant comme exutoire et expulsion d'une tension.
- 38 Avoir « les nerfs » peut se matérialiser concrètement dans le corps :

Ouais, une fois elle [ma mère] a été malade, un peu plus bas qu'le cœur. Elle a une boule de nerfs (garçon).

- 39 Plusieurs mentionnent, et parfois montrent, une « boule », un abcès, ou un kyste, à la main, à la gencive, ou à un sein, aux ovaires :

J'ai eu une boule de sang sur le dessus de la main, j'avais tapé dans un mur parce que j'étais énervée, ils me l'ont enlevée à l'hôpital (fille).

- 40 Ils nous en parlent longuement, et laissent entendre clairement leur sentiment d'impuissance :

J'avais une boule à la main, là (sur le dessus), c'est quand je me suis battu au collège, et après elle est partie, et elle est revenue là (sur le côté), et elle est repartie, je sais pas pourquoi, c'est bizarre (garçon)<sup>12</sup>.

- 41 Oscillant continuellement entre agitation et apathie, ils semblent opprimés par la crainte d'être seuls et en même temps dominés par une aspiration à être soulagés de la coprésence permanente et du collectif. La folie se manifeste selon eux par l'absence de relations avec autrui. Ainsi, aimer ou désirer la solitude c'est être hors norme. Les sports collectifs, les tournois et les matchs, qui supposent des interactions sont préférés à une pratique individuelle. S'ils organisent des tournois de tennis, très peu pratiquent le footing ou la natation. Et il est clair que certains, fatigués du contrôle dont ils ont le sentiment d'être l'objet, ou du fait de leur souci de paraître et de manifester leur appartenance au groupe de pairs et leur statut en son sein, ne se permettent pas de reconnaître leur aspiration à la solitude. C'est pourquoi les éducateurs favorisent les relations interindividuelles ou en groupes réduits, et les sorties.

- 42 Si la parole échangée est essentielle, parler de son corps ne va pas de soi. La plupart des filles s'accordent pour affirmer qu'elles ne parlent pas de sexualité avec leurs mères, mais seulement avec des amies « comme ça, vite fait » (expression qui signifie « peu »). D'une manière générale, le sexe est un sujet tabou à la maison, pour les filles comme pour les garçons. Plusieurs soulignent l'absence d'échanges avec les professionnels de santé, médecin « de famille » ou du dispensaire, infirmière du collège :

Quand je vais le voir, c'est juste pour dire que je suis malade c'est tout, mais on ne parle pas.

- 43 Les éducateurs faisaient part de leurs propres réticences à en parler ouvertement avec les jeunes : respect de la vie privée, crainte d'usurper un rôle assigné aux seuls parents... Ces silences induisent un manque de connaissances sur le corps et les maladies chez ces jeunes. D'autant que l'école semble être un vecteur d'information moindre que la télévision à ce sujet, en particulier pour ceux qui sont dans des situations d'échec ou de rupture avec l'institution scolaire.

- 44 Ces jeunes sont quotidiennement confrontés à de multiples difficultés : à celle d'être toujours comme les autres s'ajoute celle, contraire pourrait-on dire, d'exister hors du groupe et donc d'investir un corps individuel. Et comme, de surcroît, celui-ci est dans une phase de changement, la puberté, ils cumulent aux difficultés d'ordre économique et social, qui les empêchent d'envisager un avenir personnel souriant, celle de s'accepter et de se penser au présent. Ce qui, en matière de santé, explique en partie l'absence de soins préventifs au profit des traitements dans l'urgence, quand la douleur devient insupportable. S'endurcir et se maîtriser prennent le pas sur l'écoute du corps et sur le plaisir des sens. Pour autant, les transformations corporelles volontaires (comme le tatouage ou le piercing par exemple), prisées par d'autres jeunes du même âge, ne sont pas du tout envisagés par la plupart de ceux que nous avons rencontrés. À ce sujet, une

enquête plus poussée permettrait de mettre en évidence l'intrication des différents facteurs familiaux, religieux et socio-économiques (Le Breton, 2002b ; Chebel, *op. cit.*). Un constat est partagé par les sociologues qui étudient les pratiques culturelles et par les professionnels de la prévention : la plupart des jeunes auprès desquels ces derniers interviennent ne fréquentent pas ou pas régulièrement les lieux associatifs ou institutionnels qui proposent des activités de loisir. Ils n'ont pas l'occasion au travers d'activités corporelles régulières et encadrées de « découvrir » leur corps. Ils se distinguent en cela de ceux qui pratiquent le hip-hop (Milliot, 1997 ; Shapiro, 2004), par exemple, faisant de leur corps un moyen d'expression de l'appartenance à une communauté pensée et revendiquée non seulement comme une classe d'âge mais aussi comme une culture minoritaire, interculturelle et pluriethnique.

## Conclusion

- 45 Chez les jeunes que nous avons rencontrés, la socialisation du corps pourrait être représentée selon deux configurations spatiales. La première est celle de cercles, dont le centre, l'individu, et dont la périphérie, la société, sont gommés au profit de la sphère de la rue et les pairs. La maison et la famille, d'une part, et l'école d'autre part, dessinent deux mondes à part avec lesquels beaucoup sont, du moins temporairement, en difficulté ou en rupture. La deuxième configuration est celle de frontières, qui délimitent ces cercles, et qui ordonnent de façon dichotomique le monde familial : les filles/les garçons, le territoire/l'ailleurs, le présent/le futur.
- 46 Une troisième perspective, plus dynamique que structurelle, nous semble néanmoins éclairer de façon complémentaire les deux précédentes : ni « goujons » (« Français de souche », assimilés aux classes moyennes), ni « caillera » (« racailles », délinquants), ni enfants, ni adultes, ces jeunes évoluent dans un espace intermédiaire et perméable. Malgré leur sentiment d'immobilité et d'enfermement, ils révèlent des attitudes d'incorporation et d'ajustement aux contraintes – le contrôle social – comme aux opportunités – en particulier les actions engagées avec les éducateurs – qui les placent dans un entre-deux, à l'équilibre en perpétuelle élaboration.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P., 1977. « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *La Recherche en sciences sociales*, 14 : 51-54.
- BOZON M., 2001. « Les cadres sociaux de la sexualité », *Sociétés contemporaines* : 41-42.
- CATANI M., VERNEY P., 1996. *Se ranger des voitures. Les « mecs » de Jaricourt et l'auto-école*. Paris, Klincksieck.
- CHEBEL M., 1984. *Le corps dans la tradition au Maghreb*. Paris, PUF.

- DUPREZ D., KOKOREFF M., 2002. « Les drogues : consommations et trafics » in MUCCHIELLI L. & ROBERT P. (dir.), *Crime et sécurité : l'état des savoirs*. Paris, La Découverte : 188-196.
- HAMEL C., 2006. « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendantes de migrant(e)s du Maghreb et la virginité », *Nouvelles Questions Féministes*, 25(1) : 41-58.
- JEANJEAN A., 2004. « Ce qui du travail se noue au café », *Socio-anthropologie*, 15 : 47-65, 1<sup>er</sup> semestre.
- LAGRANGE H., 2001. *De l'affrontement à l'esquive, violences, délinquances et usages de drogues*. Paris, Syros/La Découverte.
- LE BRETON D., 2002a. *Les conduites à risques*. Paris, PUF.
- LE BRETON D., 2002b. *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Paris, Métailié.
- LEPOUTRE D., 1997. *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*. Paris, Odile Jacob.
- MEKIDECHE T., 1998. « Modèles éducatifs, institutionnels et familiaux et pratiques éducatives dans les classes préscolaires. Étude comparative », in *Actes du colloque international sur l'éducation préscolaire. Problématiques et perspectives*, novembre 1997, Rabat.
- MILLIOT V., 1997. « Ethnographie d'une mauvaise vague, Une question de regard », in METRAL J. (dir.), *Les aléas du lien social, constructions identitaires et culturelles dans la ville*. Paris, La Documentation française.
- MUCCHIELLI L., 2004. « Violences et délinquances des jeunes », in PUGEAULT-CICCHELLI C. & CICCHELLI V. (dir.), *Ce que nous savons des jeunes*. Paris, PUF.
- PASQUIER D., 1999. *La culture des sentiments : l'expérience télévisuelle des adolescents*. Paris, MSH.
- PENEFF J., 2000. *Les malades des urgences. Une forme de consommation médicale*. Paris, Métailié.
- PÉTONNET C., 1979. *On est tous dans le brouillard, ethnologie des banlieues*. Paris, Galilée.
- SAUVADET T., 2006. « Le sentiment d'insécurité du "dealer de cité" », *Revue d'histoire de l'enfance irrégulière*, Le temps de l'histoire, Sociétés et jeunesse en difficulté, 1, <http://rhei.revues.org/document133.html>
- SHAPIRO R., 2004. « Le hip-hop ou la danse à l'envers », in NAHOUM-GRAPPE V. & VINCENT O. (dir.), *Le goût des belles choses. Ethnologie de la relation esthétique*. Paris, MSH : 195-215.

## NOTES

1. Notre enquête, d'une durée de trois mois, a été menée auprès d'une cinquantaine de jeunes, âgés de 15 à 23 ans – dont les deux tiers étaient des garçons. Nous avons ensuite pu compléter nos données (observations et une trentaine d'entretiens retranscrits) et notre réflexion en étant salariées dans deux associations de prévention du département durant quatre ans, en qualité d'ethnosociologues chargées de l'accompagnement des équipes d'éducateurs de rue (analyse de leur pratique), que nous remercions pour leur contribution à cette étude. Nous remercions également Frédérique Fogel, Simone Pauwels et Liliane Kuczynski pour leurs remarques sur la première version de ce texte, ainsi que les participants du séminaire Grepethno (université Paris X-Nanterre).
2. Concernant les jeunes des cités, la plupart des sujets abordés dans les nombreuses publications des dix dernières années en sociologie et en ethnologie en France sont surtout : la violence, les drogues et les conduites à risque (Duprez & Kokoreff, 2000 ; Lagrange, 2001 ; Le

Breton, 2002a ; Muchielli, 2004 ; Sauvadet, 2006), les codes et ses langages (Lepoutre, 1997 ; Milliot, 1997) et la sexualité (Lagrange, 1999 ; Bozon, 2001). Le corps comme objet central, dans sa dimension sensorielle et phénoménologique, comme dans les représentations dont il est l'objet, reste peu développé.

3. Ces différents champs d'intervention sont ici ordonnés en fonction de leur importance quantitative à partir de l'examen des rapports d'activité des cinq dernières années de deux associations de prévention de la banlieue parisienne. Toutefois, il est peu significatif de les dissocier dans la pratique réelle des professionnels puisqu'ils sont souvent étroitement liés.

4. Christelle Hamel décrit les stratégies des jeunes filles en réaction à cette valorisation de la virginité qu'elle analyse comme « des productions issues des rapports sociaux à l'œuvre dans le contexte social français, et non comme un simple héritage qui serait transmis à l'identique » (pp. 41-58).

5. Zone d'urbanisation prioritaire.

6. Pour les hommes adultes, le café (le bistrot) revêt souvent cette fonction de sas, entre vie professionnelle et vie familiale (Jeanjean, 2004).

7. Sur le recours aux urgences comme mode de soin des populations défavorisées, cf. Peneff (2000).

8. Notons que pour dire « séduire » ou « draguer » une fille, ou avoir une petite amie, les garçons utilisent le verbe « serrer ». Par ailleurs les filles qualifient l'attitude de sévérité et de contrôle de leurs parents de « serrée ». Et l'expression « se faire serrer par les keufs » signifie parallèlement, dans un autre langage familier, se faire arrêter par la police. Les mots ne traduisent-ils pas l'emprise physique des uns sur le corps des autres ?

9. Une des associations de prévention du Val d'Oise a ouvert une auto-école où viennent se former ceux qui n'ont pas ou plus accès aux agences commerciales classiques (Catani & Verney, 1996).

10. Nous regroupons ici les trois outils conceptuels élaborés par Pierre Bourdieu (1977) à propos de la perception sociale du corps : la conformation visible (volume, taille, poids, etc.) liée aux conditions de travail et à l'alimentation, l'hexis (le maintien) où s'exprime le rapport au monde social, et l'ensemble des traitements intentionnellement appliqués à tout aspect modifiable du corps, c'est-à-dire les marques cosmétiques et vestimentaires, qui dépendent des moyens économiques et culturels.

11. Les jeunes que nous avons rencontrés savent très bien adapter leur discours et leur comportement en fonction de leur interlocuteur. Les différences sont notoires quand ils sont avec nous seules ou en présence des éducateurs et entre eux, dans leur vocabulaire, le ton, le rythme de la parole, mais aussi l'attitude, les gestes, les rires. Bien sûr, notre appartenance sexuelle et notre âge ont eu une incidence. Nous étions bien conscientes d'être pour eux deux *darottes* (mères de famille) et *goujottes* (françaises « d'origine », moyenne et petite bourgeoisie), qui leur avaient été présentées par un éducateur. Les garçons, (sauf quelques exceptions) nous répondaient le plus souvent de façon laconique. Hugues Lagrange (1999) souligne qu'ils ne dévoilent pas ce qui est intime, le considèrent comme incommunicable, non partageable (du moins avec les enquêteurs), alors que les filles se livrent beaucoup plus facilement. Plusieurs garçons avaient un regard fuyant. L'un d'entre eux a interrompu l'entretien, au bout d'une demi-heure, et a raconté à ses amis que nous lui avions demandé s'il portait des caleçons ou des boxers...

12. Plus généralement, les sécrétions corporelles, qu'elles soient désignées comme « normales » (la sueur, la salive, le sang menstruel), ou comme « infections » (ce terme, générique, qualifie aussi une sécrétion « normale » lorsqu'elle est excessive, comme une hémorragie), sont perçues comme des éléments extérieurs au corps, qu'il convient d'évacuer. La pratique habituelle chez les garçons, et quelques filles aussi, de cracher sur le sol, interprétée par certains adultes comme une provocation ou un signe de malpropreté, s'inscrit de fait dans cette logique.

---

## RÉSUMÉS

À l'occasion d'une enquête contractuelle auprès de jeunes habitants d'une commune du Val d'Oise, désignés le plus souvent comme « jeunes de banlieue », la question du corps dans son rapport à l'espace a retenu notre attention. Notre analyse a porté sur la place et le rôle du corps dans les relations sociales, entre filles et garçons, entre cadets et aînés, avec leurs parents, leur famille et avec les adultes extérieurs à leur entourage. Les observations des comportements et des interactions, et le recueil de discours, réalisés dans des lieux publics (squares, dalles, équipements municipaux...) et dans les locaux des éducateurs d'une association de prévention spécialisée, ont engagé une réflexion non seulement sur l'apparence mais aussi sur les contacts corporels et les évitements, les activités de dépense physique, les réactions à la souffrance et à la maladie, les pratiques de soin et l'alimentation de ces jeunes. Dans ce contexte, l'inscription dans le territoire familial que constitue la rue est une clé majeure de compréhension et d'interprétation de la socialisation de leur corps et par le corps.

While conducting a piece of contract research involving young residents of a town (commune) in the Val d'Oise, referred to most often as "suburban youth (jeunes de banlieue)", the question of the body in its relation to space caught our attention. Our analysis focuses on the place and the role of the body in social relations : between girls and boys, between younger and older sisters and brothers, with their parents, their family and with other adults. The observation of behaviour and interactions, and the recording of speech, in public places (gardens, courtyards and municipal buildings) and in a specialised prevention association's offices, triggered a reflection not only about appearance but also about physical contact and its avoidance, reactions to suffering and illness, and the care and dietary practices of these young people. In this context, the inscription in a familiar territory, such as the street, is a major key to understanding and interpreting the socialisation of their body and through the body.

## INDEX

**Keywords :** body, sociability, socialisation, street, suburb, territory, young people

**Mots-clés :** banlieue, corps, jeunes, rue, sociabilité, socialisation, territoire

## AUTEURS

**VÉRONIQUE DUCHESNE**

CEMAf-UMR 8171

**FRANCINE FOURMAUX**

LAU-CNRS UPR 34